« maison de l'empereur, le maître des cérémonies et « les autres officiers de son tribunal, se trouveront, à la « cinquième veille (au jour naissant), en dehors du pa- « lais impérial, pour y attendre la fin du sacrifice. Le « sacrifice étant fini, les dix grands officiers de la pre- « mière garde entoureront le Fils du Ciel, et le condui- « ront à son palais, pour se reposer et quitter ses habits « de cérémonie. Les princes et les grands, qui doivent « labourer, quitteront aussi les leurs. Cependanton tirera « de leurs étuis et enveloppes la charrue, le fouet, les « boîtes remplies de grains qu'on a préparées pour « l'empereur, aussi bien que celles qui sont destinées « pour les princes et les grands, et on les rangera sur « les côtés du champ sacré.

« Le maître des cérémonies, les mandarins de la « maison impériale et les autres officiers en fonction, « se rassembleront au midi du champ sacré. Les quatre « vieillards titrés, les quatorze chantres, les trente-six « joueurs d'instruments, les vingt paysans ayant des « chapeaux de paille et tenant à leurs mains des bêches, « des râteaux, des fourches et des balais, se placeront, « sur deux lignes, à gauche et à droite du champ sacré, « ainsi que les cinquante porte-étendards, les trente- « quatre vieillards de Péking et les trente laboureurs « des trois ordres. Étant tous rangés, ils attendront en « silence et debout.

« L'heure du labourage étant venue, le premier « mandarin de l'agriculture entrera dans le palais pour « inviter le Fils du Ciel. Alors le maître des cérémonies « prendra un étendard et le fera voltiger trois fois. Les « trois princes et les neuf grands qui doivent labourer « se rendront aux endroits qui leur sont marqués. Tous « ceux qui ont quelque emploi iront à leur poste ; les « autres se rangeront aux deux côtés du champ sacré. « Les dix grands officiers de la première garde, ayant « entouré l'empereur, le conduiront au champ sacré, « et Sa Majesté s'avancera, la face tournée vers le midi. « Quand elle sera arrivée, le président du tribunal des « rites dira à haute voix : Présentez la charrue. Aussitôt, « le ministre des revenus publics, le visage tourné vers « le nord, mettra les deux genoux en terre, et présentera « le manche de la charrue au Fils du Ciel, qui la pren-« dra de la main droite. Le président du tribunal des « rites dira à haute voix : Présentez le fouet. Aussitôt, « le gouverneur de Péking, le visage tourné vers le « nord, mettra les deux genoux en terre, et présentera « le fouet, que le Fils du Ciel prendra avec la main gau-« che. Deux vieillards conduiront les bœufs, deux labou-« reurs du premier ordre soutiendront la charrue. Le « président du tribunal des rites et le premier mandarin « de l'agriculture les précéderont. Au premier mouve-« ment de Sa Majesté, tous ceux qui ont des étendards « les feront voltiger ; les chantres entonneront des can-« tiques au son de tous les instruments ; le gouverneur « de Péking portera la boîte du grain, et le ministre « des revenus publics le suivra. L'empereur labourera « trois sillons.

« Quand le Fils du Ciel aura fini de labourer, le pré-« sident du tribunal des rites dira à haute voix : Recevez « la charrue. Le ministre des revenus publics se mettra « aussitôt à genoux pour la recevoir. Le président du « tribunal des rites dira à haute voix : Recevez le fouet. « Le gouverneur de Péking se mettra aussitôt à genoux « pour le recevoir. Ils couvriront la charrue et le fouet « de leurs enveloppes de soie, aussi bien que la boîte du « grain. Alors la musique s'arrêtera, et le président du « tribunal des rites invitera le Fils du Ciel à monter au « pavillon impérial. Le même président et le premier « mandarin de l'agriculture y conduiront Sa Majesté « par l'escalier du milieu. Sa Majesté s'assiéra, le visage « tourné vers le midi.

« Tous les princes, tous les grands, tous les manda-« rins, qui n'ont point d'emploi dans le reste de la céré-« monie, se rangeront aux deux côtés de l'empereur et « s'y tiendront debout. Alors les trois princes commen-« ceront à labourer et feront einq sillons, ayant chacun « un vieillard pour conduire leurs bœufs, deux labou-« reurs pour soutenir leur charrue, et deux mandarins « inférieurs de Péking pour semer après eux. Quand ils « auront fini, ils viendront se placer à leur rang. Les « neuf premiers dignitaires de l'empire commenceront « alors à labourer et feront neuf sillons, ayant chacun « un vieillard pour conduire leurs bœufs, deux labou-« reurs pour soutenir leurs charrues, et des mandarins « inférieurs pour semer après eux. Quand ils auront fini, « ils viendront se mettre à leur rang et resteront debout. « Les mandarins inférieurs de Péking couvriront de « leurs enveloppes les instruments du labourage et les « boîtes du grain, et les emporteront.

« Le président du tribunal des rites conduira au bas « du pavillon impérial, du côté de l'occident, tous les « mandarins de Péking, les vieillards, les laboureurs, « habillés selon leur état, et portant chacun un instru« ment de labourage. Tous ensemble, le visage tourné « vers le nord, se mettront trois fois à genoux, et, à « chaque fois, ils frapperont la terre du front à trois re-« prises, pour remercier le Fils du Ciel.

« Après cette cérémonie, les vieillards et les labou-« reurs iront finir le labourage du champ sacré. Alors, « le président du tribunal des rites viendra avertir Sa « Majesté que toutes les cérémonies du labourage sont « finies. L'empereur descendra du pavillon par l'esca-« lier de l'orient, montera sur un char de parade, et « sortira par la porte de Siennang, escorté par des « chœurs de musique et de symphonie. »

Une solennité semblable a lieu dans la capitale de chaque province. Le gouverneur remplace l'empereur, et se rend, avec les principaux officiers, sur le terrain que l'on doit labourer. Quelle que soit l'influence du gouvernement et des mandarins, il est certain que les Chinois professent une grande estime pour l'agriculture. L'opinion publique ennoblit, en quelque sorte, tout ce qui a rapport aux travaux des champs. Que de fois n'avons-nous pas vu, sur les routes des provinces du Nord, de riches fermiers, portant souvent des vêtements de soie, un panier au bras, et appuyés sur le manche d'une fourche à trois dents, attendre fort gravement le passage des chariots et des caravanes de mulets, pour recueillir le fumier! On voyait qu'une pareille occupation n'avait, à leurs yeux, rien de bas ni de méprisable. Les voyageurs n'en paraissaient nullement surpris. Le mot même dont on se sert pour exprimer cette action est plein de dignité et d'élégance; il signifie littéralement « cueillir » Ainsi, que l'on cueille des

fleurs ou des bouses de cheval, l'expression est toujours la même.

L'agriculture chinoise ressemble peu à ce que nous appelons, en Europe, l'agriculture en grand. La propriété territoriale étant très-divisée, on voit peu d'exploitations sur une grande échelle. Dans le Nord, pourtant, on rencontre des fermes assez considérables; mais, que la culture se fasse en grand ou en petit, les Chinois n'emploient jamais que des instruments fort simples : leur charrue est, le plus souvent, sans avant-train, et entame le sol peu profondément. Dans le Midi, on laboure ordinairement les rizières avec des buffles, que les Chinois nomment chui-niou, « bœuf aquatique. » Dans le Nord, on se sert de nos bœufs domestiques, de chevaux, de mulets, d'ânes ; et, plus d'une fois, il nous est arrivé de voir des femmes traîner la charrue, pendant que le mari poussait par derrière et donnait la direction au sillon. C'était une chose vraiment digne de pitié que de voir ces femmes enfoncer leurs petits pieds dans la terre, les retirer péniblement, et aller ainsi en sautillant d'un bout du sillon à l'autre. Un jour, nous eûmes la patience de nous arrêter sur le rebord d'un chemin, pour examiner si la pauvre laboureuse, qui traînait la charrue, avait, au moins de temps en temps, quelque peu de repos; nous vîmes, avec plaisir, le travail s'interrompre un instant à l'extrémité du sillon. Les époux s'assirent poétiquement sur un tertre, à l'ombre d'un mûrier, et chacun fuma une pipe de tabac en guise de rafraîchissement.

Dans les provinces méridionales, les Chinois préparent leurs terres et surtout les rizières avec de l'engrais humain, qu'ils y répandent avec profusion. Il est incontestable que, par ce moyen, on donne à la végétation beaucoup plus de force et d'activité; mais il est probable aussi que les produits agricoles sont d'une nature moins salubre, et peut-être faudrait-il attribuer à cette cause plusieurs des infirmités très-fréquentes parmi les habitants du Midi, et qu'on ne remarque pas dans le Nord. Si l'on ne connaissait pas tout le prix que les habitants du Céleste Empire attachent à cette sorte d'engrais, il serait impossible de concilier l'égoïsme chinois avec l'existence de ces innombrables petits cabinets, que les particuliers élèvent de toute part pour la commodité des voyageurs. Il n'est pas de ville ou de village où il n'y ait, sur ce point, une concurrence effrénée. Sur les chemins les moins fréquentés, dans les endroits les plus déserts, on est tout étonné de trouver des maisonnettes en paille, en terre et quelquefois en maçonnerie. On croirait être dans un pays où la sollicitude pour les établissements d'utilité publique est poussée jusqu'à l'exagération. En réalité, l'intérêt est le seul mobile de toutes ces créations utiles.

Lorsqu'on entre dans un hameau chinois, ou qu'on approche d'une ferme, on est tout à coup saisi pard'horribles exhalaisons qui vous prennent à la gorge et menacent de vous suffoquer. Ce n'est pas cette odeur saine et forte qui s'échappe des étables des bœufs et des bergeries, et qui souvent dilate les poumons d'une manière si agréable, c'est un atroce mélange de toutes les pourritures imaginables. Les Chinois ont tellement la manie de l'engrais humain, que les barbiers recueillent avec soin leur moisson de barbe et de cheveux et les rognures

d'ongles, pour les vendre aux laboureurs, qui en engraissent les terres. C'est bien là, dans loute la force du terme, l'exploitation de l'homme par l'homme.

Les petits cultivateurs chinois travaillent souvent à la bêche ou à la houe. On ne peut qu'admirer la bonne tenue de leurs champs, dont ils arrachent les mauvaises herbes avec une patience invincible. Il faut que le terrain soit bien stérile de sa nature pour qu'à force d'art et de travail ils ne parviennent pas à lui faire produire quelque chose. Dans les endroits trop secs pour la culture du riz, ils sèment la patate douce, le chanvre, le cotonnier, et s'il existe un recoin tout à fait improductif, ils y plantent quelques arbres utiles, tels que le mûrier, l'arbre à suif, ou au moins un pin pour avoir un peu de bois et de térébenthine. Le Chinois est, pour sa moisson, d'une sollicitude inimaginable. S'il a à redouter qu'un vent trop violent n'égrène les épis de riz en les choquant les uns contre les autres, il réunit plusieurs tiges ensemble et les attache en un seul faisceau, pour qu'elles puissent ainsi se prêter un mutuel appui et n'être pas ravagées par le vent. Leur industrie excelle surtout dans l'art des irrigations, qu'ils savent conduire par des tuyaux de bambou, sur les flancs des montagnes coupées en terrasses et cultivées jusqu'à leur sommet. Ils ont mille ressources, dans les temps de sécheresse, pour répandre dans leurs champs les eaux des étangs et des rivières, et pour les faire écouler quand les inondations sont trop fortes. Ils se servent principalement de pompes à chaînes ou à chapelet, qu'ils mettent en mouvement avec leurs pieds, et qui font passer l'eau d'un réservoir dans un autre, avec une grande rapidité. Ils établissent quelquefois, sur les bords des rivières, de grandes roues d'une légèreté extrême, et qu'un petit courant suffit pour faire tourner. Ces roues sont construites avec une merveilleuse intelligence; elles sont entourées de longs récipients en bambou, qui vont tour à tour puiser l'eau dans la rivière et la porter dans un grand réservoir en bois, d'où elle se répand ensuite par une foule de rigoles dans les champs voisins.

Plusieurs provinces sont si fertiles et cultivées avec tant de soin et d'habileté, qu'on y fait régulièrement trois récoltes par an. Quand la première est déjà avancée, on sème la seconde dans l'intervalle des sillons, de manière qu'il y ait toujours dans le même champ deux

cultures différentes.

Toutes les céréales connues en Europe viennent en Chine; elles y offrent même beaucoup de variétés qui n'existent pas ailleurs. Dans le Nord, on cultive plus particulièrement l'orge et le blé, et dans le Midi le riz, qui est la nourriture principale des classes inférieures, et la base alimentaire des autres. On se trompe en pensant que, dans tout l'empire, les Chinois ne vivent que de riz. Dans les provinces du Nord et de l'Ouest, il est aussi rare, peut-être, qu'en France, et on n'y en fait pas une plus grande consommation. On n'en sert que sur les tables des riches, et encore cela n'a lieu

que dans les repas de luxe et de cérémonie. Le froment, le sarrasin, l'avoine, le blé de Turquie et le petit millet, sont l'aliment journalier de tout le monde, à l'exception de la seule province du Kan-sou, où l'on fait du pain absolument comme en Europe; partout ailleurs, on gaspille, en quelque sorte, la farine de froment. On

mange la pâte non fermentée et à moitié cuite, tantôt sous forme de galette et tantôt tirée en rubans comme du macaroni. On fabrique quelquefois de petits pains gros comme le poing et qu'on se contente de faire cuire

à la vapeur d'eau.

Quoique la Chine possède les céréales, les fruits et les légumes de l'Europe elle trouve encore dans le règne végétal une foule d'autres produits aussi riches que variés, dont plusieurs pourraient, sans doute, prospérer dans le midi de la France, et surtout dans nos superbes possessions d'Afrique. Parmi les végétaux les plus célèbres de la Chine, nous devons citer le bambou, dont les nombreux usages ont influé sur les habitudes des Chinois. Il est permis d'affirmer, sans crainte d'exagération, que les mines de la Chine lui valent moins que ses bambous, et qu'après le riz et les soieries, il n'y a rien qui soit d'un aussi grand revenu. Les usages auxquels le bambou est appliqué sont si considérables et d'une utilité si générale, qu'on ne conçoit pas comment la Chine pourrait se passer aujourd'hui de cette espèce de roseau.

Le bambou sort de terre, comme les asperges, avec la grosseur et le volume qu'il conserve ensuite dans son accroissement. Le dictionnaire de Khang-hi le définit : « une production qui n'est ni herbe ni arbre » (fei-tsuo, fei-mou); c'est, en quelque sorte, un végétal amphibie, qui est quelquefois comme une plante et qui acquiert aussi les proportions d'un arbre. Les bambous ont été connus de tout temps, en Chine, où ils croissent naturellement. Mais ce n'est que vers la fin du troisième siècle avant l'ère chrétienne qu'on peut fixer le com-

mencement de la culture de la grosse espèce. On réduit à soixante-trois le nombre des variétés principales de bambous qu'il y a dans l'empire. Ils diffèrent les uns des autres par la grosseur et la hauteur, par la distance des nœuds, la couleur et l'épaisseur du bois, par les branches, les feuilles, les racines et certaines bizarreries de conformation qui se perpétuent dans l'espèce. L'exploitation d'une forêt de gros bambous peut donner un revenu considérable à son propriétaire, s'il sait bien en régler la coupe. « Les petits-fils des bambous, dit un « proverbe chinois, ne voient pas leur grand'mère, et « la mère n'est jamais séparée de ses enfants. »

On peut citer encore, parmi les végétaux utiles ou curieux que produit la Chine, le thé, objet d'un commerce si actif, l'arbre à cire, l'arbre à suif, le mûrier à papier, le camphrier, l'arbre au vernis, le li-tchi, le loung-yen, « œil de dragon, » le jujubier, l'anis étoilé, le cannellier de la Chine, dont l'écorce est très-épaisse, l'oranger, qui compte un si grand nombre d'espèces, le bibacier, et une foule d'arbres à fruits particuliers aux provinces méridionales; la pivoine en arbre, les camélias, l'hortensia, rapporté de la Chine parlord Macartney, le petit magnolia, plusieurs rosiers, la reine-marguerite odorante, l'hémérocalle, la rhubarbe, le jin-chen (ginseng) et une prodigieuse diversité de plantes ligneuses ou herbacées cultivées pour la beauté de leurs fleurs; le cotonnier, un grand nombre de plantes textiles, économiques et céréales, qui mériteraient d'être naturalisées en Europe.

La culture des végétaux utiles est un des soins auxquels les Chinois sont plus particulièrement livrés, et,

dès les époques les plus anciennes, elle a fixé l'attention du gouvernement, qui s'est toujours efforcé de l'encourager. Dans les provinces les plus peuplées, on a mis à profit jusqu'aux rivières et aux étangs, où l'on sème des plantes aquatiques nutritives, telles que les tubercules de sagittaire et le nénuphar, dont les Chinois savent tirer un merveilleux parti.

Cette plante aquatique a toujours été connue et estimée des Chinois. Les poëtes l'ont célébrée dans leurs vers, à cause de la beauté de ses fleurs; les docteurs de la raison l'ont mise au nombre des plantes qui entrent dans le breuvage d'immortalité, et les économistes l'ont préconisée, à cause de son utilité. De nos jours, elle est devenue le symbole des sociétés secrètes.

Le nénuphar, ou nymphæa de Chine, est nommé vulgairement lien-hoa. Ses feuilles sont larges, arrondies, festonnées, charnues, veineuses et échancrées dans le milieu; les unes nagent sur la surface de l'eau, où elles se tiennent comme collées, les autres s'élèvent au-dessus, à différentes hauteurs; elles sont d'un vert tendre au-dessus. foncé au-dessous, et soutenues par de longues queues mouchetées de noir. La racine du nénuphar est vivace, grosse comme le bras, d'un jaune pâle au dehors, et d'un blanc de lait au dedans, longue quelquefois de douze et quinze pieds; elle rampe au fond de l'eau et s'attache au limon par les fibres des étranglements qui la divisent d'espace en espace. Du milieu des filaments, elle pousse quelquefois des pattes qui s'étendent; mais ses grands accroissements se font par les deux bouts. La queue des fleurs et des feuilles est percée, jusqu'à l'extrémité, de trous arrondis comme ceux de la racine,

et disposés symétriquement dans toute leur longueur.

Les fleurs du nénuphar sont à plusieurs pétales, et disposées de telle sorte, que, lorsqu'elles ne sont pas encore entièrement ouvertes, on les prendrait pour de grosses tulipes; ensuite elles s'épanouissent en rose. Au milieu de la fleur, se trouve un pistil conique qui devient un fruit spongieux et arrondi, partagé, dans sa longueur, en plusieurs loges remplies de graines oblongues revêtues d'une enveloppe ou coque comme le gland, et composées, comme lui, de deux lobes blancs, au milieu desquels est le germe. Les étamines sont des filaments très-déliés terminés par un sommet violet.

Les Chinois distinguent quatre espèces de nénuphar : le jaune, le blanc et rouge à fleurs simples, le blanc et rouge à fleurs doubles, et le rouge pâle. Cette plante se multiplie par les semences, mais plus aisément et plus promptement par les racines ; elle ne demande aucune sorte de culture. Il n'est rien de comparable à l'effet que produit le nénuphar sur les étangs et les grands bassins. Il ne pousse guère que vers la fin de mai : mais sa germination est rapide, et ses grandes feuilles, collées sur la surface des eaux, ou majestueusement élevées à diverses hauteurs, forment des tapis de verdure d'un aspect ravissant, surtout lorsqu'ils sont émaillés de fleurs de diverses couleurs. Comme elles sont plus grosses que des pavots, d'un blanc ou d'un rouge éclatant, elles tranchent magnifiquement sur le vert des feuilles. Les jeunes poëtes chinois aiment beaucoup à chanter les promenades en bateau, au clair de la lune, sur les étangs bordés de nénuphars en fleurs, et illu-